

# LA FIERTE D'EMPIRE :

## *Sophonisbe* (1663) de Pierre Corneille



By Guðrún Kristinsdóttir-Urfalino

*In his Sophonisbe, Pierre Corneille makes the protagonist the grounds for political and moral reflection by exploring the implications of her pride in choosing death over dishonor. To do this, Corneille articulates two poetic processes: the leitmotif of jealousy which underlines the two dimensions of this passion as both individual and political, and the invention of a character, Éryxe, who, by comparison and contrast, highlights the dark side of the glory of Sophonisbe. The play thus indicates a possible detachment with regard to political greatness.*

Lorsque Pierre Corneille s’empare du personnage de Sophonisbe en 1663, il emprunte le thème tragique le plus utilisé depuis la renaissance de la tragédie en France au seizième siècle. Nul doute que son usage de la matière historique et que sa conception de la structure poétique de la pièce ont été précisément pensés en lien avec certaines des tragédies antérieures inspirées de la même héroïne carthaginoise. La différence entre la *Sophonisbe* de Corneille et celles de ses prédécesseurs, en particulier celle de Jean Mairet (1634) mais aussi des traductions françaises de la tragédie de Trissino, celle d’Antoine de Montchrestien (1596) et celle de Nicolas de Montreux (1601), est clairement documentée<sup>1</sup>. Dominique Descotes a souligné que la tragédie de Mairet et la harangue de Sophonisbe dans *Les femmes illustres, ou les harangues héroïques de Mr de Scudéry* (1642) peuvent être considérées comme des contre-modèles de la pièce de Corneille<sup>2</sup>. Ces deux principaux adversaires de Corneille du temps de la querelle du *Cid*<sup>3</sup> ont choisi des partis, concernant l’éthos des personnages et les paramètres de l’histoire antique, dont Corneille s’est nettement démarqué. Mairet a privilégié l’histoire amoureuse entre Sophonisbe et Massinisse et a fait mourir les deux rois numides en héros, Syphax et Massinisse, contre les sources, en but de « l’embellissement de la

---

<sup>1</sup> Voir par exemple Thouret 2009.

<sup>2</sup> Descotes 2008.

<sup>3</sup> Civardi 2004.

pièce », en vertu de la règle aristotélicienne de la vraisemblance ainsi que de la nouvelle règle dramatique de la bienséance<sup>4</sup>. De son côté, Georges de Scudéry a opposé, dans sa harangue de Sophonisbe, la *lâcheté* de Massinisse à la *générosité* de sa protagoniste<sup>5</sup>. À l'opposé, Corneille revendique la fidélité à l'histoire :

...j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorante et basse affectation de les faire ressembler aux originaux qui en sont venus jusqu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros par une docte et sublime complaisance au goût de nos délicats, qui veulent de l'amour partout<sup>6</sup>.

Corneille dresse des portraits peu flatteurs des deux rois numides, souligne que l'amour de l'héroïne pour ses époux est indexé sur la recherche et la préservation de sa gloire et, enfin, ménage une part d'ombre dans la manifestation de la grandeur de Sophonisbe.

Bien que Corneille souligne sa fidélité à l'histoire, il ne suit pas complètement les sources antiques. Rappelons que l'histoire de Sophonisbe, comme de nombreux thèmes tragiques, est un *exemplum* antique, soit une structure narrative composée d'un éthos et d'une histoire : c'est une « histoire courte qui rappelle un fait passé de la vie d'un grand homme<sup>7</sup> », ici, une grande femme. Chez Tite-Live, l'*exemplum* met en avant un éthos et deux faits remarquables : Sophonisbe, fille du grand général Asdrubal, frère d'Hannibal, préfère mourir plutôt que de tomber entre les mains des Romains ; le roi numide Massinisse épouse Sophonisbe quand Syphax, autre roi numide et premier mari de Sophonisbe, a été vaincu par les Romains<sup>8</sup>. Chez Appien, on lit en plus que Sophonisbe était passionnément attachée à sa patrie<sup>9</sup>. Alors que Corneille respecte les événements historiques rapportés par les sources, il introduit deux innovations en vertu de la liberté du poète<sup>10</sup>.

<sup>4</sup> « Il est vrai que j'ai voulu ajouter pour l'embellissement de la pièce, et que j'ai même changé deux incidents de l'histoire assez considérables, qui sont la mort de Syphax, que j'ai fait mourir à la bataille afin que le peuple ne trouvât point étrange que Sophonisbe eût deux maris vivants, et celle de Massinisse, [...] je fais faire à Massinisse ce qu'il devait avoir fait », dans « Au lecteur », Mairet 2004, 103-104.

<sup>5</sup> « ...ce lâche préféra son intérêt et l'amitié des Romains à la vie de cette généreuse personne », dans « Effet de cette harangue », Scudéry 2008, 108.

<sup>6</sup> Corneille 1987, 384.

<sup>7</sup> David 1980.

<sup>8</sup> Tite-Live, *Histoire romaine*, XXX, 11-15.

<sup>9</sup> Appien, *Histoire romaine*, VIII, 27, 114.

<sup>10</sup> « Cette liberté du poète se trouve encore en termes plus formels dans le vingt et cinquième chapitre [de la *Poétique* ...] où [Aristote] lui donne le choix, ou de la vérité historique, ou de l'opinion commune sur quoi la fable est fondée, ou de la vraisemblance » dans « Discours de la tragédie et des moyens de la traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire », Corneille 1987, 162.

D'abord, il modifie l'éthos du personnage historique en poussant à l'extrême sa haine des Romains, déjà accentuée dans la tragédie de l'Italien Trissino. Ensuite il invente un personnage-miroir de Sophonisbe, la reine Éryxe dont nous verrons qu'elle a une fonction importante dans l'économie de la pièce. Ces écarts par rapport aux sources permettent d'avancer que la poétique de la pièce de Corneille exprime une pensée politique : la critique de l'esprit de conquête indissociable de l'empire.

*Sophonisbe* fait partie d'un sous-ensemble au sein des tragédies romaines de Corneille que la metteuse en scène Brigitte Jacques-Wajeman a appelé « le théâtre colonial de Corneille<sup>11</sup> ». Ce cycle compte les tragédies *Polyeucte* (1642), *La mort de Pompée* (1643), *Nicomède* (1650), *Sophonisbe* (1663) et *Suréna* (1674). Une approche post-coloniale où il est question d'une vision du monde différente selon le point de vue du dominateur ou du dominé est possible pour ces pièces. Pierre Laurens a ainsi noté que l'histoire et le personnage de Sophonisbe sont actuellement l'objet d'un attrait renouvelé, notamment parce que l'héroïne peut incarner la résistance africaine contre les puissances coloniales<sup>12</sup>. Le cycle colonial de Corneille peut être considéré comme une critique de la conquête face à la politique coloniale française au dix-septième siècle. Cette dernière a connu un essor au sortir des guerres de Religion alors qu'elle avait 150 ans de retard par rapport à l'Espagne et l'Angleterre. L'histoire de Sophonisbe offre une situation où deux empires s'arrachent les populations autochtones et leurs terres, quelque peu comme en Nouvelle France. De fait, Corneille mobilise dans sa pièce des concepts ayant trait à la légitimité de l'attachement à la patrie.

Il est remarquable que la pensée politique repérable dans la *Sophonisbe* de Corneille s'exprime dans la seule description du caractère du personnage éponyme et dans sa passion pour sa patrie et pour sa gloire. L'intransigeance de Sophonisbe et son refus de se soumettre lui valent le respect de ses ennemis, autochtones comme romains : « Une telle fierté méritait un Empire » (V, VII, v. 1804) et « Une telle fierté devait naître romaine » (*id.*, v. 1812), disent d'elle, admiratifs, Éryxe, sa rivale, et Lélius, le lieutenant romain. Si l'on accorde à Sophonisbe une âme romaine, elle en a peut-être aussi les défauts. On doit se demander s'il est possible de dissocier chez elle la vertu romaine de la violence et la domination romaines. La fierté de Sophonisbe est peut-être aussi trop romaine, parce que fierté d'empire : elle est « jalouse seulement de la grandeur royale » (Acte V, sc. VI, v. 1735), dit encore d'elle Éryxe.

---

<sup>11</sup> Jaques-Wajeman 2009.

<sup>12</sup> Laurens 2021, 142.

Nous allons en premier lieu montrer comment le thème de la jalousie court tout au long de la pièce, Corneille soulignant les deux dimensions, tour à tour individuelle et politique de cette passion. Nous verrons ensuite que Sophonisbe subordonne une autre passion connexe, l'amour, à sa seule gloire ou grandeur politique. En troisième lieu, les mésaventures des époux de Sophonisbe exhibent les aspects peu reluisants de la politique extérieure conquérante de l'Empire romain. Enfin, le personnage inventé par Corneille, la reine africaine Éryxe, dont le caractère est le pendant de celui de Sophonisbe, permet d'affirmer le possible détachement à l'égard des grandeurs politiques, produits contingents de l'histoire.

### La dimension politique de la jalousie

Éryxe est un personnage inventé par Corneille : « une reine de ma façon de qui ce poème reçoit un grand ornement », précise-t-il dans l'adresse au lecteur<sup>13</sup>. Elle est princesse de Gétulie, pays au sud des royaumes numides. Son peuple, nomade, était le plus ancien sur le territoire au sud de l'actuelle Tunisie. Il avait dans l'Antiquité la réputation d'être le plus primitif de la région<sup>14</sup>. Cette réputation antique n'est pas exploitée par Corneille qui au contraire dépeint leur princesse comme sûre d'elle, posée et lucide. En grand connaisseur de la tradition rhétorique, Corneille sait qu'un « ornement » n'est pas une simple décoration ou embellissement du discours<sup>15</sup>. Pourtant, sa « Préface » ne donne explicitement au personnage qu'une fonction de soutien, produisant un effet accélérateur à l'action et fournissant des motivations vraisemblables aux personnages historiques. En effet, Corneille écrit que la présence d'Éryxe incite Sophonisbe à épouser Massinisse<sup>16</sup>. Ainsi, le poète fait de la jalousie un moteur de l'action. De plus, Éryxe a une fonction encore plus importante au sein de la structure poétique et politique de la pièce. Ses propos servent à souligner la domination brutale de Rome sur ses alliés et à relativiser la valeur de l'attachement de Sophonisbe à sa patrie. Prisonnière de Syphax, puis des Romains, elle subit l'action des vainqueurs. Mais sa contribution, au-delà de ce qu'en dit explicitement Corneille, est d'apporter un regard démystifiant aussi bien sur la reine Sophonisbe que sur Rome, un regard aiguisé par la jalousie.

En effet, en adjoignant « une reine de [s]a façon » à la fable historique, Corneille complique la donne. Au triangle amoureux formé par Sophonisbe, Syphax et Massinisse, il en crée un second, formé par Sophonisbe, Massinisse

---

<sup>13</sup> Corneille 1987, 385.

<sup>14</sup> Voir Salluste, *Jugurtha*, XVIII, cité par Descotes 2018.

<sup>15</sup> Goyet 2014.

<sup>16</sup> Éryxe « sert tout ensemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter son mariage, et de prétexte aux Romains pour n'y point consentir », Corneille 1987, 385.

et Éryxe. Il dédouble d'autant la chaîne amoureuse pastorale : à la chaîne « Syphax aime Sophonisbe qui aime Carthage (plus que Massinisse) », il superpose la chaîne « Éryxe aime Massinisse qui aime Sophonisbe qui aime Carthage ». Le public parisien contemporain était habitué au décryptage politique des amours des bergers<sup>17</sup>. Ici, Corneille place la jalousie amoureuse au cœur des affaires politiques.

Dans un numéro récent de la revue *Dix-septième siècle* (avril 2022), dirigé par Hélène Merlin-Kajman, un groupe de chercheurs a constaté la place prépondérante de la jalousie dans la littérature et dans la société de cour françaises du XVIIe siècle. Dans le domaine amoureux, la jalousie survient comme la conséquence d'une *irruption*, quand « [q]uelqu'un surgit, qu'on n'attendait pas, et qui vous déloge, ou risque de vous déloger, en vous volant vos liens<sup>18</sup> ». Dans le domaine politique, la jalousie – trait de caractère de Louis XIII comme de Louis XIV – concerne le soin permanent et impératif de sa gloire personnelle, voire, parfois, aux dépens du bien public<sup>19</sup>. Que la jalousie amoureuse soit « une sous-catégorie » de la jalousie politique au sommet de l'État était établi par le traité du jésuite Nicolas Caussin, *La Cour sainte* : elle est « d'abord une passion politique, un 'feu' qui consume les grands<sup>20</sup> ». Ainsi, la jalousie au sommet de l'État est une « [p]assion souveraine », la marque de « [l]a mélancolie du pouvoir à l'âge baroque [...] qui ne discerne pas les hommes de leurs fonctions<sup>21</sup> ». Enfin, l'étude des inscriptions accompagnant le tableau central de Charles Le Brun dans la voûte de la Galerie des glaces à Versailles, haut lieu de la communication politique, notamment en direction des ambassades étrangères, permet de qualifier la jalousie comme étant « d'une certaine manière, constitutive de l'absolutisme lui-même<sup>22</sup> ».

La *Sophonisbe* de Pierre Corneille, met en avant la jalousie en tant que passion qui oriente aussi bien les décisions au sommet de l'État que les relations intimes. La jalousie est un leitmotiv de la tragédie : trois moments clés de la pièce sont des scènes de jalousie ; les deux reines rivales livrent, à des moments différents de la pièce, des réflexions sur les subtilités de cette émotion ; enfin, le mot « jalousie » et ses dérivés apparaissent 20 fois dans la pièce. Le tableau ci-dessous en recense les occurrences :

---

<sup>17</sup> Giavarini 2010.

<sup>18</sup> Merlin-Kajman 2022, 318.

<sup>19</sup> Amstutz 2022, 276.

<sup>20</sup> Caussin 1624, rééd. 1653, cité par Amstutz 2022, 275.

<sup>21</sup> *Ibid.*, 277-278.

<sup>22</sup> Bjørnstad 2022, 263.

SOPHONISBA IN EARLY MODERN LITERATURE

NJRS 20 • 2023 • [www.njrs.dk](http://www.njrs.dk)

*Guðrún Kristinsdóttir-Urfalino, La Fierté d'Empire: Sophonisbe (1663)  
de Pierre Corneille*

<i>Locuteurs</i>	<i>Emplois du mot « jalousie »</i>	<i>Significations du terme</i>
Sophonisbe à sa dame d'honneur (I,2, v. 57)	« <b>nos destins jaloux</b> »	Gloire personnelle et politique de Sophonisbe
<i>Id.</i> (v. 89)	« reste d'amour ... jaloux »	Amour pour Massinisse
Éryxe à Sophonisbe (I,3, v. 215)	« pareille jalousie »	Reconquête territoriale (rejet des royaumes africains des Empires romain et carthaginois)
Syphax à Sophonisbe (I,4, v. 263)	Scipion (Rome) et Asdrubal (Carthage) « jaloux de mon suffrage »	Conquête territoriale (des deux empires face aux royaumes numides)
Sophonisbe à Syphax (I,4, v. 345)	« Massinisse, et voisin et jaloux »	Rivalité politique et amoureuse
Éryxe à sa dame d'honneur (II,1, v. 503)	« jalousie / dont ... mon âme s'est saisie »	Amour pour Massinisse
<i>Id.</i> (v. 508)	« Une femme jalouse »	Jalousie amoureuse comme une <i>dégradation TRAITÉ</i>
Éryxe à Massinisse (II,2, v. 549)	« nos amis jaloux »	Conquête territoriale (des Romains)
Herminie à Sophonisbe (II,5, v. 748)	« âme jalouse » d'Éryxe	Rivalité en amour
Sophonisbe à sa dame d'honneur (II,5, v. 750)	« sentiments jaloux »	Annonce un exposé sur la jalousie <b>TRAITÉ</b>
<i>Id.</i> (v. 758)	« dépit jaloux »	La jalousie est liée à l' <i>orgueil</i> et le vrai jaloux fait tout pour cacher sa <i>faiblesse TRAITÉ</i>
Mézétulle à Massinisse (III,1, v. 777)	« jalouse colère » d'Éryxe	Dépit amoureux
Massinisse à Sophonisbe (III,4, v. 942)	« jalousie ... faible » d'Éryxe	Amour pour Massinisse
Sophonisbe à Massinisse (III,4, v. 951)	« l'emportement jaloux » de Syphax	Dépit amoureux et son danger
Lélius à Syphax (IV,2, v. 1183)	« <b>astre ... jaloux</b> »	Le destin (ou folie)
Lélius à Massinisse (IV,4, v. 1404)	« sans en être jaloux »	Autorité politique de Scipion
Sophonisbe à sa dame d'honneur (V,1, v. 1553)	« Tout mon orgueil disait à mon âme jalouse »	Rivalité en amour
Éryxe à Lélius (V,6, v. 1735)	« Jalouse seulement de la grandeur royale »	Gloire personnelle et politique de Sophonisbe
Lélius à Éryxe (V,6, v. 1748)	« Nos dignes alliés régner sans jalousie »	Reconquête territoriale (absence supposée de rejet des états alliés du pouvoir romain)
Éryxe à Lélius (V,7, v. 1807)	« <b>La fortune jalouse et l'amour infidèle</b> »	Privent (Sophonisbe) d'un bien, la <i>délogent</i> du pouvoir

La répartition du mot jalousie/jaloux/jalouse paraît, à peu de choses près, égale sur les cinq actes. D'abord, le tableau montre que la moitié des occurrences concerne la jalousie amoureuse, laquelle, dans le cas des protagonistes au sommet de l'État, est subordonnée au pouvoir. L'autre moitié des occurrences concerne la jalousie comme soin de sa gloire politique et comme désir de conquérir et de régner. Ensuite, le tableau montre (en gras) les évocations de la jalousie éprouvée par les destins (Acte I), par un astre (Acte IV) ou par la fortune (Acte V) comme dispensatrice des victoires et des défaites. L'astre jaloux est capable de pousser les hommes à commettre des actes inconsidérés :

LÉLIUS

Quel Astre, de votre heur et du nôtre jaloux,  
Vous a précipité jusqu'à rompre avec nous ?

Acte IV, sc. I, v. 1183-1184.

Ces trois occurrences du thème de la jalousie ne renvoient ni à l'amour, ni au pouvoir. Leur distribution dans la pièce mérite mention. En effet, la première évocation de la jalousie est celle des destins (Acte I), la dernière est celle de la fortune (Acte V) et la troisième concerne un astre (Acte IV). Corneille semble ici encadrer les jalousies humaines par celles de trois forces supérieures<sup>23</sup>, soulignant ainsi le caractère aléatoire du pouvoir, comme le rappelle également Éryxe.

Enfin, le tableau marque les moments à l'Acte II où les deux reines s'adonnent à des analyses de la jalousie. Ces moments de suspension de l'action, mis bout à bout, forment les deux volets d'une étude sur la jalousie (marqués en gras dans le tableau par le mot « TRAITÉ »). Éryxe souligne l'érosion de la réputation que déclenche la jalousie. Elle craint l'humiliation à laquelle s'expose la femme jalouse et fait un effort sur elle-même pour surmonter la jalousie qu'elle éprouve. Quant à Sophonisbe, elle explique que la jalousie a l'orgueil pour racine. Or, l'orgueil ou l'hybris est au cœur du tragique. Ainsi, l'ensemble de l'analyse livrée séparément par les deux reines annonce et éclaire l'issue tragique : « les destins jaloux » sont voués à la chute. Remarquons que, des deux « âme(s) jalouse(s) » d'Éryxe et de Sophonisbe, seule sera épargnée de la chute tragique celle qui s'attache à brider sa passion.

---

<sup>23</sup> Ces forces sont d'ailleurs partiellement héritées des historiographes antiques, cf. Tite-Live, « Scipion compara la fortune, naguère brillante, de ce prince [Syphax], à sa fortune présente », *Histoire romaine*, XXX, 13, 8, traduction de Désiré Nisard ; et, Appien, « Scipion interrogea Syphax : 'Quel mauvais génie t'a troublé l'esprit...' », *Histoire romaine*, VIII, 27, 113, traduction de Paul Goukowsky.

### Qu'est-ce qu'aimer Sophonisbe ?

En accentuant la caractéristique principale du personnage, tel qu'il est décrit par Tite-Live et Appien et tel qu'il avait été repris par Trissino<sup>24</sup> – la haine des Romains – et en l'augmentant par la passion de régner, Corneille propose une Sophonisbe aux antipodes du personnage tel qu'il avait été présenté sous les plumes de Mairet et de Scudéry. La reine carthaginoise de Corneille subordonne l'amour au pouvoir politique ainsi qu'elle s'en explique à l'ouverture de la pièce :

SOPHONISBE

Et l'ordre ambitieux d'un Hymen politique

N'a rien que ne pardonne un courage héroïque.

Acte Ier, sc. II, v. 71-72.

Son engagement politique au service de la patrie, qui ne doit pas tomber entre les mains des Romains, prévaut sur ses sentiments amoureux. De plus, Sophonisbe met l'amour au service de la politique. Quand Syphax lui soumet la proposition de paix faite par les Romains, il apparaît que c'est un traité tentant puisqu'il dispose que Syphax recouvre ses terres à la seule condition de se tenir hors du conflit entre Carthage et Rome. Or, cette solution est irrecevable pour Sophonisbe qui mobilise, dans un morceau d'éloquence, accusations, menaces et promesses pour lui faire refuser cette paix<sup>25</sup>. L'exorde de Sophonisbe réussit pleinement son objectif d'appeler l'attention et la bienveillance de son unique auditeur :

SOPHONISBE

Mais, Seigneur, m'aimez-vous encor ?

SYPHAX

Si je vous aime ?

SOPHONISBE

Oui, m'aimez-vous encor, Seigneur ?

SYPHAX

Plus que moi-même.

SOPHONISBE

Si mon amour égal rend vos jours fortunés,

Vous souvient-il encor de qui vous le tenez ?

SYPHAX

De vos bontés, Madame.

SOPHONISBE

Ah ! cessez, je vous prie,

---

<sup>24</sup> Zaiser 2008.

<sup>25</sup> L'exposé de Sophonisbe respecte les étapes du discours décrites dans le *De Inventione* de Cicéron avec, en premier lieu, l'exorde, puis la narration, puis la confirmation qui comporte les différents arguments et enfin la péroraison.

De faire en ma faveur outrage à ma Patrie.  
Acte I, sc. IV, v. 283-288.

La question qui entame le discours de l'héroïne a un ressort puissant : une potentielle offense<sup>26</sup>. La question « m'aimez-vous encor ? » est énigmatique parce qu'elle semble mettre en doute une évidence. Mais la question porte sur l'amour qui convient. Syphax l'aime-t-il comme elle le mérite ? Aimer Sophonisbe, c'est se mettre au service de son ambition et de sa grandeur, en l'occurrence refuser la paix et tenter la victoire. Dans le discours qui suit, la reine fait déferler en *crescendo* ses accusations :

SOPHONISBE

Quoi ! vous, qui lui devez [à Carthage] ce bonheur de vos jours,  
Vous, que mon hyménée engage à son secours,  
Vous, que votre serment attache à sa défense,  
Vous manquez de parole, et de reconnaissance.  
Et pour remerciement de me voir en vos mains,  
Vous la livrez [Carthage] vous-même en celles des Romains !  
Vous brisez le pouvoir dont vous m'avez reçue,  
Et je serai le prix d'une amitié rompue !  
Moi, qui pour en êtreindre à jamais les grands nœuds,  
Ai d'un amour si juste [pour Massinisse] éteint les plus beaux feux !  
Moi, que vous protestez d'aimer plus que vous-même !  
Ah ! Seigneur, le dirai-je ? est-ce ainsi que l'on m'aime ?  
Acte I, sc. IV, v. 297-308.

L'effet d'amplification rhétorique est obtenu par la symétrie formelle des anaphores d'une part et par leur opposition sémantique d'autre part : « Vous qui » + traître – « Moi qui » + trahie. Cette tirade qui commence par « M'aimez-vous encor ? » et se termine par « Est-ce ainsi que l'on m'aime ? » et la réaction de Syphax révèlent leurs conceptions opposées de l'amour. Pour l'une, il est subordonné à la dignité, à la patrie et à la gloire ; pour l'autre, il a une valeur intrinsèque.

Ainsi, à l'Acte III, lorsque Syphax aura été vaincu par les Romains, Sophonisbe se détache de lui en vertu de la loi qui dispose que l'esclavage dissout les liens du mariage (« Et sa captivité qui rompt cet hyménée / Laisse votre main libre et la sienne enchaînée », dit Massinisse à l'Acte II, sc. IV, v. 643-644). Elle conseille au roi vaincu de mourir :

SOPHONISBE

Le crime n'est pas grand d'avoir l'âme assez haute  
Pour conserver un rang que le Destin vous ôte :

---

<sup>26</sup> Telle l'exorde de Don Diègue : « Rodrigue, as-tu du cœur ? » dans *Le Cid*, Acte I, sc. VI, v. 263.

Ce n'est point un honneur qui rebute en deux jours ;  
Et qui règne un moment aime à régner toujours :  
Mais si l'essai du Trône en fait durer l'envie  
Dans l'âme la plus haute à l'égal de la vie,  
Un Roi né pour la gloire et digne de son sort,  
À la honte des fers sait préférer la mort,  
Acte III, sc. VI, v. 1033-1040. Nos italiques.

Sophonisbe décrit ici le *cupido regni* comme une valeur des « âmes hautes ». Dès lors, d'admirable dans sa dignité royale, le personnage s'approche d'une ligne de crête dont il risque de basculer, la passion de régner étant une forme d'hubris et un sujet de tragédie depuis l'Antiquité<sup>27</sup>, rendant celui qui la subit insensible à la douleur d'autrui.

### L'implacable domination de Rome sur ses États alliés

La politique extérieure des Romains est un thème récurrent dans les pièces de Corneille. Dans l'avertissement au lecteur de sa tragédie *Nicomède* (1650-1651), à laquelle *Sophonisbe* est parfois comparée au titre de la relation coloniale face à Rome, il explicite sa vision de la politique extérieure de l'Empire romain :

Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur, quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes<sup>28</sup>.

Alors que Corneille exprime volontiers dans ses œuvres une admiration pour « l'âme romaine », pour une disposition d'esprit caractérisée par la grandeur et la fierté et par des actes généreux, il n'approuve pas la politique conquérante de Rome. La tension entre l'admiration de l'âme romaine et la critique de l'exercice du pouvoir romain vers l'extérieur est au cœur de ses pièces romaines<sup>29</sup>.

C'est par la bouche d'Éryxe que Corneille fait énoncer la nature de la relation entre Rome et ses alliés. Elle reproche à Massinisse, roi de Numidie, son attitude servile face à Rome :

ÉRYXE  
Vous allez hautement montrer notre faiblesse,  
Dévoiler notre honte, et faire voir à tous

---

<sup>27</sup> Voir par exemple le personnage de Néron dans *Octavie* du Pseudo-Sénèque.

<sup>28</sup> Corneille 1984, 641.

<sup>29</sup> Voir aussi Jacques-Wajman 2009.

Quels fantômes d'État on fait régner en nous.  
Où, vous allez forcer nos Peuples de connaître  
Qu'ils n'ont que le Sénat pour véritable maître,  
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vu couronner  
En reçoivent les lois qu'ils semblent leur donner.  
Acte III, sc. II, v. 902-908.

Éryxe aura correctement estimé la situation puisque les Romains refusent de reconnaître le mariage de Massinisse avec Sophonisbe ou plutôt ne vont pas souffrir que le roi, leur allié, épouse une Carthaginoise connue pour sa haine des Romains. La scène III de l'Acte IV où le projet du roi numide, allié aux Romains, est anéanti par le lieutenant de Scipion, consul de Rome, est d'une grande brutalité. Massinisse, qui entre sur scène en roi et époux courroucé, est réduit au désespoir, mis au pas comme un simple soldat, voir comme un enfant. En effet, Lélius parle au roi numide en maître ou en père et cette attitude d'appropriation démontre clairement l'annexion par Rome de toute la Numidie – terres, hommes et rois. Par la suite, lorsque Lélius propose à Éryxe de la marier avec Massinisse et de leur confier à tous deux un État composé des deux Numédies et la Gétulie, elle lui oppose la réalité d'un tel règne :

ÉRYXE  
Et de quel front, Seigneur, prend-il [Massinisse] une couronne,  
S'il ne peut disposer de sa propre personne,  
S'il lui faut pour aimer attendre votre choix,  
Et que jusqu'en son lit vous lui fassiez des lois ?  
Un Sceptre compatible avec un joug si rude  
N'a rien à me donner que de la servitude,  
Acte V, sc. VI, v. 1727-1732.

Loin de s'en dédire, Lélius expose le modèle des relations extérieures recherchées par Rome : il propose que les États alliés à Rome règnent *sans jalousie*. Or, nous l'avons vu, si l'on règne vraiment, c'est *avec jalousie* :

LÉLIUS  
Détrompez-vous, Madame, et voyez dans l'Asie  
Nos dignes Alliés *régner sans jalousie*,  
Avec l'indépendance, avec l'autorité  
Qu'exige de leur rang toute la Majesté.  
*Regardez Prusias, considérez Attale*,  
Et ce que souffre en eux la dignité Royale.  
Massinisse avec vous et toute autre moitié,  
Recevra même honneur et pareille amitié.  
Acte V, sc. IV, v. 1747-1754. Nos italiques.

Les exemples fournis par Lélius, malgré ce qu'en dit ce dernier, illustrent une relation de soumission et de dépendance, rigoureusement peinte par Corneille dans *Nicomède*. Dans cette pièce, Prusias, roi de Bythinie (actuelle Turquie), craignait les Romains et, pour leur plaire, envoyait son fils Attale à Rome pour y recevoir une éducation romaine. Ainsi, père et fils étaient attachés à Rome et mettaient en œuvre une politique dictée par Rome tout en conservant le trône. Le prince Nicomède combattait la servitude de son père en lui enjoignant d'assumer son règne :

NICOMÈDE

[Soyez] Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère,  
Un véritable Roi n'est, ni mari, ni père,  
Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez.  
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.  
Malgré cette puissance et si vaste, et si grande,  
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,  
Combien en me perdant elle espère gagner,  
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

*Nicomède*, Acte IV, sc. III, v. 1318-1326.

Nicomède professait une intransigeance face aux Romains que partage Sophonisbe. Les exemples de Prusias et d'Attale sont particulièrement savoureux dans la bouche du lieutenant romain eu égard au message de la pièce *Nicomède* qui, comme *Sophonisbe*, met en scène l'écrasement par Rome des États de la périphérie et constitue un bel exemple de l'ironie mordante de l'auteur dans la mesure où il fait de Lélius un orateur peu convaincant et un négociateur pernicieux.

Dans cette logique et suivant ce même schéma, Lélius tient à Éryxe un discours de maître alors que les Romains viennent tout juste de prendre la ville de Cyrthe (à l'emplacement de la ville de Constantine en Tunisie). Pour Lélius, il est impensable qu'un roi allié ne consulte pas Rome avant de conclure un acte aussi politiquement significatif que de prendre épouse et il est tout aussi impensable de laisser à une ennemie déclarée de Rome la possibilité d'acquiescer le statut d'une reine alliée :

LÉLIUS

Mais quant à Sophonisbe, il m'est permis de dire  
Qu'elle est Carthaginoise, et ce mot doit suffire.  
Je dirais qu'à la prendre ainsi sans notre aveu,  
Tout notre ami qu'il est, il nous bravait un peu ;  
Mais comme je lui veux conserver notre estime,  
Autant que je le puis je déguise son crime,  
Et nomme seulement imprudence d'État

Ce que nous aurions droit de nommer attentat.

Acte V, sc. VI, v. 1755-1762.

Lélius révèle ici que les Romains sont prêts à négocier les termes des règnes alliés. D'un point de vue pratique, il est plus aisé de laisser agir les rois en place. Le lexique de Lélius est révélateur à cet égard. En effet, un *attentat* ne peut être commis qu'au sein d'un État ou d'une institution ; ce n'est guère un terme qui entre dans un champ sémantique impliquant un conflit entre deux États souverains<sup>30</sup>. Ainsi, dans son vocabulaire comme dans son attitude, Lélius prend acte de l'annexion de fait de la Numidie par l'Empire romain.

Massinisse est l'ami des Romains de longue date. Lélius connaît ses forces et ses faiblesses<sup>31</sup>. Comme allié de Rome, Massinisse s'est employé en son temps pour asseoir le pouvoir de Rome en Afrique. Dans la scène où il sera forcé de se dédire et de renoncer à sa nouvelle épouse, il fait valoir ses services rendus :

MASSINISSE

Que j'ai mal employé mon sang et mes services,  
Quand je les ai prêtés à vos Astres propices,  
Si j'ai pu tant de fois hâter votre destin,  
Sans pouvoir mériter cette part au butin !

LÉLIUS

Si vous avez, Seigneur, hâté notre fortune,  
Je veux bien que la proie entre nous soit commune ;  
Mais pour la partager, est-ce à vous de choisir ?  
Est-ce avant notre aveu qu'il vous en faut saisir ?

Acte IV, sc. III, v. 1333-1340.

Massinisse apparaît ici comme le serviteur de Rome à qui l'on a promis le trône de Numidie une fois l'Afrique soumise, ce que confirme Lélius :

LÉLIUS

Nous en avons ici les ordres du Sénat,  
Et même de Syphax il y joint tout l'État ;

Acte IV, sc. III, 1315-1316.

Cependant, le rôle de Massinisse est toujours subordonné à Rome qui se réserve la part du lion, comme l'en avait prévenu Éryxe :

ÉRYXE

Ils vous nommeront Roi ; mais vous devez savoir

---

<sup>30</sup> Selon la définition du *Dictionnaire de l'Académie française*, édition de 1694 : « Entreprise contre les Loix. »

<sup>31</sup> « Je connais Massinisse, et ne vois rien à craindre / D'un amour que lui-même il prendra soin d'éteindre » dans *Sophonisbe*, Acte IV, sc. II, v. 1229-1230 .

Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir,  
Acte III, sc. I, v. 871-872.

La domination impérialiste passe, le cas échéant, par l'écrasement des alliés rebelles. La faiblesse des arguments de Lélius contre ceux d'Éryxe ou de Massinisse révèlent le peu de cas que les Romains font de leurs alliés africains. Là où s'exerce la domination, la parole cherche peu à persuader comme en témoigne la pauvreté des arguments de Lélius qui sont basés sur le mensonge (cf. v. 1747-1754 cités *supra* « voyez dans l'Asie / Nos dignes alliés régner sans jalousie » etc.) quand ils ne sont pas le dehors plus acceptable d'une pure admonestation (cf. v. 1337-1340 cités *supra* « est-ce à vous de choisir ? » etc.). C'est le contraire de l'effort argumentatif qui n'a de sens que dans le contexte d'une certaine communauté des esprits et la suspension de la violence<sup>32</sup>. La menace de la violence est présente à chaque instant dans la pièce, du début jusqu'à la fin et au-delà, jusqu'au sac de Carthage, annoncé indirectement dans la pièce et qui demeure à ce jour une tache noire dans l'histoire de l'Antiquité.

### La déliaison

Éryxe ne critique pas Sophonisbe, au contraire, elle l'admire et affirme même qu'elle agirait comme elle face à la perspective de subir le triomphe romain. Pour autant, son regard décale légèrement l'image de la Sophonisbe admirable. L'attachement absolu de cette dernière à sa patrie paraît quelque peu excessif quand on a écouté la leçon d'histoire d'Éryxe.

Le patriotisme de Sophonisbe est absolu puisqu'elle sacrifierait sa vie pour l'amour de son pays :

SOPHONISBE  
J'immolai ma tendresse au bien de ma Patrie,  
Pour lui gagner Syphax j'eusse immolé ma vie.  
Il était aux Romains, et je l'en détachai,  
J'étais à Massinisse, et je m'en arrachai,  
Acte I, sc. II, v. 43-46.

Plus qu'un patriotisme, l'amour de Sophonisbe pour son pays va vers une identification viscérale à sa patrie. Ainsi, elle espère regagner Massinisse à la cause africaine :

SOPHONISBE  
Peut-être avec le temps j'en aurai l'avantage  
De l'arracher à Rome et le rendre à Carthage.  
Je m'en répons déjà sur le don de sa foi,

---

<sup>32</sup> Perelman et Olbrechts-Tyteca 1992, 73.

Il est à mon Pays puisqu'il est tout à moi.  
Acte II, sc. V, v. 715-718.

Sophonisbe se propose d' « arracher » Massinisse aux Romains comme elle en avait déjà « détaché » Syphax, pour le « rendre » à Carthage, terre africaine. Ces deux termes, *arracher* et *détacher*, traduisent sa vision de la lutte pour le pouvoir entre les deux empires qui se disputent les rois numides comme autant de butins. Le verbe *rendre* quant à lui révèle sa conception de la nature de la relation d'appartenance organique entre les hommes et leurs terres. Les derniers mots de Sophonisbe attestent également de ce lien intime et exclusif qui lie la reine à son pays : « Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage » (Acte V, sc. VII, v. 1792).

Suivant cet élan patriotique, Sophonisbe œuvre de toutes ses forces pour que les rois numides et l'Empire punique s'allient afin de repousser les Romains hors de l'Afrique. C'est à ce titre qu'elle blâme Éryxe pour aimer Massinisse car il a trahi sa patrie pour s'allier aux *étrangers* :

SOPHONISBE  
Si l'honneur vous est cher, cachez tout votre amour,  
Et voyez à quel point votre gloire est flétrie  
D'aimer un ennemi de sa propre Patrie,  
Qui sert des Étrangers, dont par un juste accord  
Il pouvait nous aider à repousser l'effort.  
Acte I, sc. III, v. 202-206.

La réplique d'Éryxe donne l'occasion à Corneille d'esquisser une réflexion sur les peuples et le droit des conquêtes. Cette réflexion tend à relativiser et à historiciser l'attachement légitime d'un peuple à une terre. Éryxe fait remarquer à Sophonisbe que son peuple était autrefois étranger à la terre africaine puisqu'il venait de Tyr au Liban et que les Numides et les Gétuliens, peuples autochtones, pouvaient autant se plaindre de l'annexion de leur terre par les Phéniciens, dits Carthaginois, que de celle des Romains. Cette généalogie des conquêtes nourrit sa défense de Massinisse :

ÉRYXE  
Dépouillé par votre ordre, ou par votre artifice,  
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice,  
Mais si de les servir il doit être honteux,  
Syphax sert comme lui des Étrangers comme eux.  
Acte I, sc. III, v. 207-210.

Ici, les deux rois sont mis en parallèle : Syphax s'est allié avec les Carthaginois, Empire punique, présent sur le sol africain depuis six cents ans, et Massinisse s'est allié avec les Romains dont l'avancement sur le sol

africain paraît très sûr. Éryxe continue son raisonnement sur le droit des conquêtes et les migrations des peuples :

ÉRYXE

Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,  
Il faudrait commencer par votre République,  
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes sortis,  
Ceux par qui nos Climats sont presque assujettis.  
Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie  
Des peuples de l'Europe, et de ceux de l'Asie,  
Acte I, sc. III, v. 211-216.

Éryxe démontre, face à la patriote Sophonisbe, qu'elle pourrait faire valoir sa légitimité en tant que reine d'un peuple autochtone pour qui les Phéniciens (« de l'Asie ») seraient des envahisseurs au même titre que les Romains (« de l'Europe »). Au lieu de cela, elle met en avant la contingence des appartenances et des liens entre les peuples et les territoires qu'ils occupent :

ÉRYXE

Ou si le temps a pu vous naturaliser,  
Le même cours du temps les peut favoriser.  
Acte I, sc. III, v. 217-218.

Le terme « naturaliser » signifiait « Rendre jouissant des mesmes droits & privileges que les naturels du pays<sup>33</sup> ». Georges Couton explicite ainsi les propos d'Éryxe : « [d]e la même façon que les Tyriens ont été naturalisés Africains, les futurs colons romains le seront<sup>34</sup> ». Le terme pouvait avoir une résonance actualisante pour le public de Corneille, contemporain de l'abandon du droit d'aubaine médiéval, restrictif à l'égard des étrangers<sup>35</sup>. Il était invité à réfléchir à la relation de la France coloniale avec la Nouvelle France. En effet, les habitants du Nouveau Monde étaient massivement naturalisés français en vertu du droit du sol et d'une prétendue relation personnelle avec le roi de France<sup>36</sup>. Notons qu'en cela, la monarchie française avait recours à des moyens juridiques similaires à ceux qui ont assuré la domination de l'Empire romain : la citoyenneté accordée aux natifs des pays conquis permettait de les requérir comme soldats et main-d'œuvre. Ici, l'usage du mot « naturaliser » exprime la transformation d'une contingence de l'histoire en une seconde nature :

---

<sup>33</sup> *Dictionnaire de l'Académie française*, édition de 1694.

<sup>34</sup> Dans Corneille 1987, 1474.

<sup>35</sup> Wells 1995, 15-30.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 111.

ÉRYXE

J'ose vous dire plus. Si le Destin s'obstine  
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,  
Comme vos Tyriens passent pour Africains,  
Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains,  
Et si de ce qu'on voit nous croyons le présage,  
Il en pourra bien naître au milieu de Carthage,  
Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux,  
Et qui sauront passer pour Africains comme eux.

Acte I, sc. III, v. 219-226.

Éryxe présage l'empire futur des Romains sur la terre africaine et l'assimilation des populations préexistantes sous domination romaine, dont la légitimité sera assise avec le temps et le droit que donne la coutume, comme cela avait été le cas avec les Carthaginois. La naturalisation est donc une institution. Éryxe ne met pas en cause la légitimité des liens entre un peuple et une terre ; elle explique que ce lien est institué. Elle soulève à la fois la contingence des actions humaines, celle de l'histoire qui en découle et la valeur stabilisante conférée par le temps et l'usage<sup>37</sup>.

Corneille a conféré à Éryxe une capacité à mettre à nu la violence et la domination de l'Empire romain et, dans le même temps, à relativiser la valeur de l'attachement de Sophonisbe à sa terre. Le sens critique est rendu plausible par la distance du personnage par rapport à l'action. Ni romaine, ni carthaginoise, ni numide, Corneille en a fait la reine du peuple gétule, un peuple africain différent des peuples auxquels appartiennent les autres protagonistes. Pourtant, Éryxe n'est pas à distance des affaires qui se trament. Captive de Syphax, puis des Romains, amoureuse de Massinisse et destinée à l'épouser selon le vœu des Romains, elle subit les aléas des alliances et des batailles. Si distance il y a, elle est intérieure. Tout au long de la pièce, on la voit égale, sobre, patiente plus que passive, mais interlocutrice active et sans concession de Sophonisbe d'abord et de Lélius ensuite.

Dans un ouvrage récent, Noémie Ndiaye a montré que le concept de race, dans les acceptions variées du terme, a toujours pour effet de « hiérarchiser la différence au service du pouvoir en place<sup>38</sup> » et que la France du dix-septième siècle « a appréhendé l'expansion transatlantique à travers l'expérience ibérique, laquelle impliquait l'esclavage basé sur la couleur depuis un siècle et demi<sup>39</sup> ». Prenant à la fois acte et le contre-pied de cette

---

<sup>37</sup> Sur l'institué, sa contribution à la stabilité politique et son articulation avec le jeu symbolique des statuts, voir Merlin-Kajman 2000, 315. Toute cette partie sur la contingence des attachements nous a été inspirée par le thème de la « déliaison » qui court tout au long de cet ouvrage.

<sup>38</sup> Ndiaye 2022, 6.

<sup>39</sup> *Ibid.*, 13-14.

hiérarchie, Corneille donne une voix des plus dignes à Éryxe. Dans les derniers vers de la tragédie, il livre discrètement le ressort de sa personnalité. À la fin de la pièce, Lélius invite Éryxe à accepter d'épouser Massinisse malgré les réserves qu'elle avait émises dans la scène précédente :

LÉLIUS

Allons voir Scipion, allons voir Massinisse,  
Souffrez qu'en sa faveur le temps vous adoucisse,  
Et préparez *votre âme* à le moins dédaigner,  
Lorsque vous aurez vu comme il saura régner.

ÉRYXE

En l'état où je suis, je fais ce qu'on m'ordonne,  
Mais ne disposez point, Seigneur, de *ma personne*,  
Acte V, sc. VII, v. 1815-1820. Nos italiques.

Le terme « personne » renvoie ici au « votre âme » de Lélius. Captive, elle suit les ordres, mais l'on ne peut espérer dicter ses pensées et ses inclinations. L'âme est sa « citadelle intérieure », pour reprendre l'expression de Pierre Hadot<sup>40</sup>. Le personnage que Corneille a inventé reproduit donc le schéma stoïcien de la liberté intérieure, soit d'une certaine forme de détachement.

Sophonisbe est certainement admirable par son courage, son sacrifice au service de sa dignité de reine, mais son attachement absolu à la terre, comme l'identification absolue à toute cause<sup>41</sup>, est porteur de violence. À l'opposé, Éryxe joue son rôle social et garde sa dignité de reine jusque dans la captivité ; sa conception de la dignité suppose le respect des rôles institués et, en même temps, la conscience de leur contingence comme de leur fragilité, soit une certaine déliaison.

### Conclusion

Corneille a revendiqué la liberté du poète face au sujet historique et face à la tradition littéraire. De fait, sa Sophonisbe est aussi loin du personnage décrit par les historiographes antiques que du personnage dessiné par les adversaires de Corneille lors de la querelle du *Cid* : l'amoureuse de Mairet et la généreuse de Scudéry. Corneille exacerbe le patriotisme de Sophonisbe, souligné par Appien. Pour ce faire, il articule deux procédés poétiques : d'une part, le jeu avec le leitmotiv de la jalousie et, d'autre part, l'invention d'un personnage-*pendant*, Éryxe, qui par comparaison et contraste fait ressortir l'envers de la grandeur de Sophonisbe.

La pièce de Corneille est une tragédie de caractère. Le poète ne modifie pas l'action et les péripéties restituées par les historiographes antiques. Son

---

<sup>40</sup> Hadot 1992.

<sup>41</sup> Merlin-Kajman 2000, 341.

intervention a trait au seul portrait moral de Sophonisbe. Corneille préserve l'idée d'une héroïne admirable et admirée mais ménage une part d'ombre. La fierté exemplaire de Sophonisbe est qualifiée de *romaine*. Sophonisbe, la reine de l'Empire carthaginois, est représentée comme l'équivalent féminin du lieutenant Lélius, à défaut du général Scipion l'Africain, consul de Rome. Elle est victime de ce à quoi elle participe : l'esprit de conquête et la violence implacable qui sont tous deux indissociables de l'empire. La fierté romaine est une fierté d'empire.

Cette fierté se manifeste par une ferveur patriotique qui est comme l'envers de l'amour-propre. Le numéro consacré aux « Liens jaloux au XVIIe siècle » de la revue *Dix-septième siècle* a montré combien le thème de la jalousie comme passion à la fois amoureuse et politique était présent dans la littérature et dans le langage politique du XVIIe siècle. Dans sa pièce, Corneille fait ressortir le contraste entre deux manières d'articuler les dimensions « privée » et « publique » de la jalousie, jouant avec l'épaisseur sémantique du langage des passions de son époque.

« Jalouse seulement de la grandeur royale » (Acte V, sc. VI, v. 1735), Sophonisbe subordonne l'amour et ses époux, qu'elle détruit, à sa propre gloire et à son propre honneur. Elle ne se soucie ni de leur intérêt ni de l'intérêt du peuple carthaginois. Elle a de l'amour mais elle « règne sur lui », dit-elle à Massinisse à l'Acte IV (sc. V, v. 1455). La jalousie sentimentale est strictement contenue et contrôlée par la jalousie de gloire. À l'opposé, Éryxe préserve sa passion amoureuse de toutes interférences politiques. Elle ne subordonne pas ses sentiments à son destin politique. Elle ne veut pas épouser Massinisse s'il ne l'aime pas et ne cherche donc pas à l'épouser pour s'assurer un rang. Pour Sophonisbe, son honneur personnel et la gloire de Carthage sont une même chose. Pour Éryxe, l'honneur de sa personne ne dépend pas des aléas des guerres et de la politique. Sophonisbe incarne la jalousie au sommet de l'État. Cette passion politique lui assure la gloire et la postérité mais au prix de la chute des États existants et la sujétion des peuples.

Delphine Amstutz explique que la jalousie au sommet de l'État est une « [p]assion souveraine [...] qui ne discerne pas les hommes de leurs fonctions<sup>42</sup> ». Avec le personnage d'Éryxe, Corneille formule la possibilité d'un discernement, d'une déliaison entre la fonction ou le statut politique et la vie passionnelle de la personne, ici une femme. Comme nous l'avons souligné, la possibilité d'une telle déliaison est associée avec la conscience de la contingence historique des frontières et de l'attachement d'un peuple à une terre. Elle tend donc à rappeler la violence fondatrice de l'empire et à questionner sa légitimité.

---

<sup>42</sup> Amstutz 2022, 277-278.

## Bibliographie

- Amstutz, Delphine 2022, « La Faveur et la Jalousie : Gouverner par l'émotion dans la France du premier XVII<sup>e</sup> siècle », *Dix-septième siècle*, vol. 295, 269-279.
- Appien 2001, *Histoire romaine. Livre VIII. Le Livre africain*, texte établi et traduit par Paul Goukowsky, Paris.
- Bjørnstad, Hall 2022, « « Jaloux de sa gloire » : Cinq observations à propos d'une émotion absolutiste », *Dix-septième siècle*, vol. 295, 255-267.
- Civardi, Jean-Marc 2004, *La querelle du Cid : 1637-1638*, Paris (collection « Sources classiques »).
- Corneille, Pierre 1984, 1987, *Œuvres complètes*, éd. Georges Couton, Paris (collection : « Bibliothèque de la Pléiade », tomes II et III).
- David, Jean-Michel 1980, « *Maiorum exempla sequi* : l'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes*, tome 92, 67-86.
- Descotes, Dominique 2008, « Introduction », dans Mairet, Scudéry, Corneille, D'Aubignac, *Sophonisbe*, éd. Dominique Descotes, Saint-Étienne (collection : « Textes et Contre-Textes »).
- Duccini, Hélène 2003, *Faire voir, faire croire : L'opinion publique sous Louis XIII*, Seyssel (collection « Époques »).
- Giavarini, Laurence 2010, *La distance pastorale. Usages politiques de la représentation des bergers (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris (collection : « Contextes »).
- Goyet, Francis 2014, « L'ornement événement dans les rhétoriques en latin », *Questionner l'ornement*, Paris, Les Arts Décoratifs, <http://www.lesartsdecoratifs.fr/francais/colloques-et-journees-d-etudes/colloque-questionner-l-ornement>
- Hadot, Pierre 1992, *La citadelle intérieure : Introduction aux pensées de Marc Aurèle*, Paris.
- Jagues-Wajeman, Brigitte 2009, « Jouer avec Nicomède » *Théâtre online*, <https://www.theatreonline.com/Spectacle/Jouer-avec-Nicomede/23168>
- Laurens, Pierre 2021, « *Forma erat insignis* : Variations sur la figure de Sophonisbe », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 1, 128-144.
- Lyons, John D. 1989, *Exemplum : The Rhetoric of Example in Early Modern France and Italy*, Princeton.
- Lyons, John D. 1999, *Kingdom of Disorder : The Theory of Tragedy in Classical France*, West Lafayette (collection : « Purdue Studies in Romance Literature »).
- Mairet, Jean 2004, *Théâtre complet, tome 1 : La Sophonisbe, Le Marc-Antoine ou la Cléopâtre, Le Grand et Dernier Solyman ou la mort de*

- Mustapha*, éd. Bénédicte Louvat, Alain Riffaud, Marc Vuillermoz, Paris (collection : « *Sources classiques* »).
- Merlin-Kajman, Hélène 2000, *L'Absolutisme dans les lettres et la théorie des deux corps : Passions et politique*, Paris (collection : « *Lumières classiques* »).
- Merlin-Kajman, Hélène 2022, « Être ou ne pas être jaloux : brefs aperçus littéraires sur la subjectivation par la jalousie », *Dix-septième siècle*, vol. 295, 305-321.
- Ndiaye, Noémie 2022, *Scripts of Blackness. Early Modern Performance Culture and the Making of Race*, Philadelphia, PA (collection : « *RaceB4Race: Critical Race Studies of the Premodern* »).
- Perelman, Chaïm et Olbrechts-Tyteca, Lucie 1992, *Traité de l'argumentation : La nouvelle rhétorique*, Bruxelles (collection : « *Les fondamentaux* »).
- Scudéry, Georges de 2008, *Les femmes illustres, ou les harangues héroïques de Mr de Scudéry* (extraits), dans Mairet, Scudéry, Corneille, D'Aubignac, *Sophonisbe*, éd. Dominique Descotes, Saint-Étienne (collection : *Textes et Contre-Textes* »).
- Thouret, Clotilde 2009, « Les épreuves de la fidélité : La trahison dans les *Sophonisbe* sur les scènes italienne, française et anglaise aux XVIe et XVIIe siècles », *Seizième siècle*, no. 5, 93-114.
- Thouret, Clotilde 2011, « Une fidélité moderne : de quelques usages de l'histoire dans la tragédie cornélienne (*Cinna, Sophonisbe*) », *Littératures classiques*, no. 75, 109-123.
- Tite-Live 1864, *Œuvres de Tite-Live (Histoire romaine) avec la traduction en français publiée sous la direction de M. Nisard*, Tome 2, Paris.
- Wells, Charlotte C. 1995, *Law and Citizenship in Early Modern France*, Baltimore et Londres (collection : « *Studies in Historical and Political Science* »).
- Zaiser, Rainer 2008, « Corneille héritier de Trissino : Sophonisbe et la naissance de la tragédie moderne », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, XXXV, 68, 89-102.

